

Conversation avec Françoise Le Goff Genty

éducatrice somatique, conseillère artistique recherche et création

« La lumière c'est la couleur ! »

Claire Bianchi : Je pars de la couleur pour garder en mémoire les instants de vie qui sinon s'échappent trop vite de ma mémoire.

Françoise Le Goff Genty : Ce doit être très similaire aux « Moments of Being » de Virginia Woolf. Ceux sont des moments fugaces où l'idée de mort est très présente. Lorsque l'on rejoint cette temporalité, il y a cette idée de naissance et de chute de l'évènement.

CB : Bonnard l'évoque aussi avec beaucoup de justesse lorsqu'il dit « S'arrêter sur un sujet, c'est perdre de vue la peinture. Cette surface qui a sa couleur, ses lois, par-dessus les objets. Il convient donc de travailler à huis clos avec soi-même, en atelier : conscience, le choc de la sensation et la mémoire ».

FLG : Peux-tu me parler de ce choc de la sensation ?

CB : Ce n'est pas un choc, c'est un émerveillement, une surprise et il faut que je la remarque.

FLG : Et ça vient à toi plus que tu ne vas la chercher ?

CB : Par exemple, je n'essaie pas d'échapper aux ronds dans l'eau et je regarde. Une chose vient à moi, attire mon oeil et est une surprise. Je choisis ce cadrage-là parce qu'il y avait cette petite verticale, cette grille. Mon intérêt se concentre sur le motif et je commence à faire le tissage.

Et lorsque je suis devant ma toile, je pars d'une sensation, d'une perception ou d'un dessin dans la grande nature que je recrée en même temps que je peins.

FLG : Es-tu d'accord que dans la mesure où tu pars de quelque chose de très singulier et qui t'est propre, en te proposant de le retranscrire se crée une ouverture qui interpelle tout spectateur devant ton travail ? De quoi s'agit-il ?

CB : Je ne peux que montrer un peu de mon processus de mise en présence du monde.

FLG : Oui, c'est très juste « mise en présence du monde ».

CB : Finalement j'essaie de leur montrer comment je suis dans le monde, comment je suis pleinement avec le monde et je parle bien du monde de la nature, le monde dans sa globalité. Je ne parle pas du monde matériel, social.

FLG : Tu veux parler d'un monde qui charrie toute notre humanité et non d'un monde « habitué ». Tu veux me parler aussi de cette nécessité chez l'artiste d'aller chercher la source, à chaque fois un peu plus loin en profondeur.

CB : Oui. Lorsque je suis dans mon atelier, je convoque.

FLG : Tu convoques ce que tu veux garder ou préserver.

CB : Oui ma sensation. Je la convoque consciemment ou elle vient d'une manière très inconsciente, en particulier les couleurs.

Autant les formes et la façon dont je défais les formes ; la manière dont je construis le tableau et compose, réajuste, tisse est assez consciente.

Je convoque le monde. Et là est tout l'art du peintre. Plus précisément le style du peintre.

J'insiste sur le fait que les couleurs viennent à moi d'une manière très inconsciente lorsque je peins et je les laisse venir. Raison pour laquelle une personne qui regarde de près mon travail peut retrouver une influence, d'une saison ou d'un voyage comme celui que j'ai effectué en Afrique.

FLG : Nous avons évoqué et questionné ensemble ce « mouvement » que l'on peut reconnaître souvent chez l'artiste. Est-ce que ça vient de toi et tu le sens ou est-ce qu'au contraire, ça vient vers toi ?

Il semble que pour toi, il y ait ce double mouvement. Cela vient vers toi malgré toi et je crois pouvoir dire que cette réalité t'a enracinée dans cette nécessité de peindre. Et après, justement, tu as cette nécessité aussi de le redonner au monde.

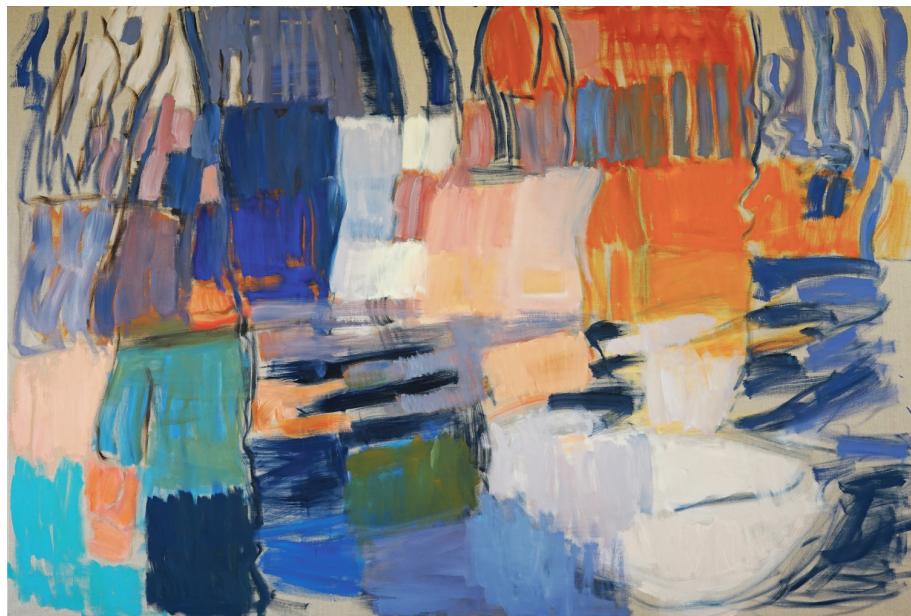
CB : La première chose qui me touche et qui est là ; ce choc dont parle Bonnard et qui m'émeut, c'est la lumière. Donc les couleurs.

Je suis traversée.

Ce qui me fait vibrer, c'est quand il y a une lumière finalement un peu théâtrale qui éclaire le monde, c'est à dire souvent les lumières basses qui vont mettre en valeur les volumes et donc la profondeur et l'espace.

Ces lumières basses comme celles du lever ou du coucher mettent en scène le monde.

« Je défais les formes pour ne garder que le rythme »



Au sujet de *Mallorca*

FLG : L'histoire de l'art nous apprend que le grand artiste procède toujours par suppression.

CB : à lui seul, *Mallorca* résume les deux périodes : ma période de formes pleines qui sont bien fermées et ma période plus récente où je défais les formes.

Avec *Mallorca* je peins des formes extrêmement pleines et quasi fermées, comme des carrés, et j'inscris des signes, coups de pinceaux en forme de bâtons verticaux ou horizontaux ou encore légèrement obliques comme au centre du tableau.

Mon pinceau fait ses signes en un seul geste. Je mets de l'espace entre chaque coup de pinceau vertical pour permettre à l'espace du tableau de rentrer dans les formes. Je défais les formes. J'arrête de leur donner une limite pleine en essayant d'ouvrir la forme.

Lorsque je fais des formes pleines, j'utilise le même coup de pinceau vertical ou horizontal (plutôt vertical) mais mes coups de pinceau sont serrés. On ne voit donc pas l'espace du tableau rentrer dedans. Ces coups de pinceau ne sont pas ouverts. Et à d'autres endroits du tableau, plus particulièrement en haut du tableau, j'ouvre, j'espace ces coups de pinceau et tout d'un coup, ça détruit la forme. Il n'y a plus que les lignes verticales.

Je me bats contre toute approche ou gestes systématiques.

FLG : Tu apprécies de laisser venir, laisser apparaître.

CB : Oui, c'est cela. J'apprécie qu'il y ait des changements, qu'il y ait des vibrations, des ouvertures. C'est fondamental pour que mon tableau soit réussi.

Ces lignes verticales ou horizontales sont, pour moi, des rythmes. Je me sers donc des rythmes. Et les formes s'ouvrent, deviennent des rythmes.

FLG : La genèse en tant que mouvement de la forme constitue l'essentiel de l'œuvre.

CB : Le rythme a toujours été l'essence de mon travail.

Lorsque je faisais des ronds dans l'eau, tu me faisais remarquer que le rond dans l'eau était déjà un rythme. Le rythme a toujours été d'une grande importance pour moi. C'est ce que j'aime chez Cézanne, c'est son rythme. Mon coup de pinceau est un rythme.

C'est mon style. Au même titre que mes couleurs.

FLG : Tu es sensible à un certain rythme tout à la fois singulier et universel sous la forme duquel tu vis ta rencontre avec les choses et le monde à transformer.

Tu es d'accord que là, on rejoint le chorégraphique, ce que pourrait être la danse ?

CB : C'est mon écriture, c'est le rythme, c'est le corps.

FLG : Le sentir procède par suppression et le rythme réduit le sensible à quelques foyers d'énergie.

Qu'est-ce que je mets alors dans mon corps ? Qu'est-ce que j'inscris dans ce que je mets en geste ?

CB : Je peins debout, ce n'est pas anodin et très physique. Il y a une espèce d'implication physique.

FLG : De ces allers-retours dont nous avons souvent parlés, « survient l'organisation d'une plénitude » nous fait remarquer le philosophe Henri Maldiney. « Cette organisation consiste dans une articulation temporelle et spatiale de l'espace et du temps ». Une articulation vivante.

Pour qu'il y ait rythme, il faut du mouvement, il faut qu'il y ait du temps qui passe.

CB : Oui, j'inscris le temps dans mes tableaux.

FLG : Et tu le rejoues à chaque tableau et plusieurs fois dans le tableau. Ce geste vient s'inscrire de façon très renaissante, très perpétuelle dans chacun de tes tableaux. Il y a là cette ambivalence du prévisible et de l'imprévisible.

C'est parce que tu fais ce choix très central du rythme que des choses imprévisibles peuvent arriver.

CB : Oui et je joue énormément avec ça.

FLG : Tu parles souvent de jouissance mais derrière la jouissance, il y a cette pause qui serait cet endroit plein que tu vas aller rejouer de manière très jouissante.

Claire Bianchi évoque un petit bois très figuratif
peint avec le dernier rayon du soleil.

CB : Regarde le ciel ! Je me suis amusée à mettre le rythme et j'y tiens.

Tu vois, là, je suis dans la verticale. Ce trait-là est très important ; il entre en résonance avec les rives qui ne sont pas marquées. Je fais ce choix très consciemment.

J'essaie de recréer le monde.

FLG : On ressent un espace qui respire.

Ta peinture reflète toujours le souffle vital.